

Hommage à Colette MARION

Par André VIGNOLES

Lundi 28 décembre au matin, au téléphone, la voix de Marie-Thérèse m'annonce le brusque décès de Colette. Je n'en crois pas mes oreilles et j'ai du mal à réaliser. C'est tellement inattendu ! Je suis atterré ! Rien ne pouvait laisser supposer cette fin brutale. Alors que tout nous invite à la fête et à la joie en cette période de Noël, d'un



coup tout se remplit de tristesse et de deuil car l'amie qui nous quitte laisse un grand vide dans nos vies.

J'avais appris à connaître et apprécier Colette à l'occasion de nos rencontres au cours d'occitan quelques années auparavant et j'avais alors découvert qu'elle nourrissait la même passion que moi pour notre culture occitane. Ensuite, après le décès de Georges Julien, nous nous étions retrouvés pour procéder à l'édition des comptes consulaires, travail que nous accomplissions tous les mercredis en compagnie de Marie-Thérèse et pour lequel Colette nous apportait le secours de ses connaissances en latin. C'est là que j'ai appris à la mieux connaître et apprécier.

D'autres pourront sans doute mieux que moi parler des qualités professionnelles et des mérites de notre compagne de travail. Je veux simplement dire quelle incomparable amie elle était, combien elle était simple et naturelle malgré les titres universitaires dont elle aurait pu se prévaloir. Qui ne se souvient de sa silhouette avançant à pas lents dans les rues de Saint-Antonin qu'elle aimait particulièrement ?

Elle me parlait souvent de son enfance au village de Saillagol, des paysans de ce pays, de leur pauvreté et de l'obligation pour beaucoup de s'expatrier pour gagner plus dignement leur vie. Rien de ce qui faisait le malheur ou le bonheur des gens d'ici ne lui était indifférent. Elle me parlait souvent aussi de l'attachement de son père à sa langue et de ses durs débuts dans la vie. Passionnée et curieuse de tout, elle avait entrepris des études d'italien et d'histoire de l'art. Bref, rien de ce qui est humain ne lui était indifférent. Finalement elle s'intéressait plus aux autres qu'à elle-même si bien qu'elle s'apitoyait peu sur son sort ce qui explique peut-être qu'on ne la pensait pas aussi malade qu'elle l'était réellement et que sa mort m'ait laissé anéanti.

Nous ne nous retrouverons pas aux Archives Municipales, le premier mercredi de janvier 2010 comme nous l'avions projeté avant son départ en vacances. Nous aurons du mal à nous habituer à son absence et son souvenir demeurera longtemps dans nos mémoires.

Et nous pouvons dire avec la poétesse Louisa Paulin :

*Mòrts, ètz vius en nosaus, e dins vòstras pesadas ,
Pausam los nòstres pès sul camin de l'ostal ;
La carreta se planh dins lo même rodal ;
Portam l'eternèl fais de las vòstras pensadas.*

Morts vous êtes vivants en nous, et dans vos traces,
Nous posons nos pieds sur le chemin qui conduit à la maison ;
La charrette se plaint dans la même ornière ;
Nous portons le poids éternel de vos pensées.

Mon amie Colette, que les tiens et tous tes amis sachent que nous partageons leur tristesse et que nous chérirons ta mémoire comme s'il s'agissait d'un des nôtres qui nous manquerait désormais.